

ESCRIME La France espère rester dans le trio de tête des nations aux Mondiaux qui débutent ce week-end en Sicile. Dans l'ombre des tireurs, les maîtres d'armes adaptent leur métier aux évolutions de la discipline

Les certitudes chamboulées des maîtres d'armes

Ce ne sont pas les vedettes de la discipline. Que les Tricolores enrichissent de quelques médailles leur déjà pléthorique collection aux Mondiaux d'escrime qui démarrent ce week-end en Italie ne devrait guère les mettre plus en avant. Et pourtant. Pas de grands champions sans l'art et la science de grands maîtres d'armes. Qui aujourd'hui, cependant, en dehors des spécialistes, retient le nom de Jean Cottard, maître de l'im

Il y a trente ans, on comptait un maître d'armes pour 40 élèves, aujourd'hui c'est un pour 80.

Christian d'Oriola dans les années 1950 et premier directeur technique national fédéral jusqu'en 1972; celui de Gilbert Lefin, dans l'ombre des épéistes Philippe Riboud et Philippe Boisse dans les années 1980; ou, plus récemment, celui de Christian Bauer, capable de dorer le palmarès de tous les tireurs qu'il perfectionne, français (en 2000), italiens (2004), chinois (2008) ou russes désormais ?



HUGHES HERVÉ/HEMIS.FR

Un jeune escrimeur avec son maître d'armes. «*Un fossé se creuse entre deux mondes où l'on n'enseigne plus la même escrime*», s'inquiète l'ancien champion Jean-Claude Magnan.

Dans le grand public persiste une vague image issue de quelques souvenirs littéraires ou cinématographiques autant que sportifs : le Maître avec un grand « M », forçant le respect, autorité toute militaire en quête du parfait geste technique. De ce maître d'antan, Jean Cottard est évidemment un brin nostalgique. À 85 ans, il est toujours intervenant dans la salle de son club à Antibes. «*On est de plus en plus pressé aujourd'hui*, regrette-t-il, *et il n'est plus question de faire ses gammes comme avant, quand on passait quatre ou cinq mois de salle avant de connaître son premier assaut. La*

technique devient rudimentaire, même au sein de l'élite. Normal, c'est ce que réclament les gamins : s'amuser et combattre. »

Le métier, de fait, connaît une réelle évolution. Qui se traduit dans la formation. Plusieurs diplômes permettent d'enseigner désormais, et seul le plus exigeant (le Dejeys, 1 200 heures) correspond à la formation du maître d'armes traditionnel. «*Pour se développer, l'escrime a besoin dans ses 750 clubs d'enseignants-animateurs capables de prendre en charge des jeunes qui veulent une escrime ludique* », explique

Albin Sirven, responsable de la formation à la Fédération française d'escrime (FFE). Une profession plus accessible serait une nécessité pour une discipline qui se maintient autour de 60 000 licenciés. «*Dans les années 1980, on comptait un maître d'armes pour 40 élèves, quand aujourd'hui le rapport est d'un pour 80*, souligne Albert Sirven. *Évidemment, ils ne peuvent pas faire le même travail.* »

De fait, un certain flou règne sur les pistes. Faut-il distinguer l'éducateur des premiers gestes dans les clubs et l'entraîneur de l'élite spécialisé dans le haut niveau ? Le système actuel superpose deux pratiques bien différentes. Avec, dans les clubs, des gamins attirés par l'escrime-loisir et, dans les pôles France, le regroupement du haut niveau tourné vers la compétition. «*Un fossé se creuse entre deux mondes où l'on n'enseigne plus la même escrime*, s'inquiète Jean-Claude Magnan, champion du monde et champion olympique de fleuret dans les années 1960, aujourd'hui maître d'armes à Marseille. *Dans les clubs, les meilleurs partent trop vite. Ensuite, ceux qui échouent en pôle ne reviennent plus en club. On assèche notre vivier avec un système qui finit par manquer de cohérence.* »

Le débat ne se résume pas au duel entre puristes passésistes et modernes adeptes du développement. La question se répercute d'ailleurs au plus haut niveau, où les tireurs artistes techniciens se font rares. «*Le physique prime sur les pistes, avec un côté spectaculaire qui peut aussi séduire*, reconnaît Jean Cottard. *Une évolution générale, d'ailleurs, qui touche tous les sports, de la boxe au tennis en passant par le rugby. Mais, à force, ne dénature-t-on pas notre sport ?* » L'art subtil du fleuret, par exemple, s'accommode assez mal des simplifications arbitrales intervenues au fil des ans pour tenter de rendre la spécialité plus lisible. «*On transforme le fleuret en arme de duel comme l'épée, au risque de voir le fleuret tout bonnement disparaître*, prévient Jean-Claude Magnan. *Dans les clubs, les maîtres d'armes ne savent d'ailleurs plus vraiment comment l'enseigner.* » Constat amer pour une discipline qui fut longtemps une spécialité tricolore.